

La Kermesse du diable

Du même auteur chez À vue d'œil :

Nocturne pour Stanislas

Annie Degroote

La Kermesse du diable

Suivi d'une nouvelle inédite

Le Clavecin



© Presses de la Cité, un département de Place des
éditeurs, 1993, et 2019

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0337-6

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

À Julie et Katia, nées de la Flandre
et de la Bourgogne...
À mes parents, pour l'amour...

Merci,
Laurent, Ronny et Jacques...

« Dans ces régions, constatait au siècle dernier l'historien Jules Michelet, "la femme vaut un homme et souvent mieux". Il voyait juste. Ce que les Flandres doivent aux femmes, on ne le soulignera jamais assez. Renelde en est la parfaite illustration. »

Jacques DUQUESNE

Les Flandres au milieu du XVII^e siècle

L'ensemble des dix-sept provinces composant les Pays-Bas s'est fissuré. Au Nord, sept sont acquises au protestantisme. Révoltées contre l'Espagne, elles ont créé la république des Provinces-Unies. Celles du Sud (futurs Belgique et Flandre française) sont demeurées fidèles au roi catholique d'Espagne. Ce sont les Pays-Bas espagnols.

En France, le jeune Louis XIV prétend récupérer l'héritage de sa femme, Marie-Thérèse, fille du roi d'Espagne. Sans déclaration de guerre, en 1667, il entre en Flandre. L'invasion des troupes françaises est alors à l'origine d'une grave épidémie de peste. Un dixième de la population lilloise y trouvera la mort. Le traité de paix d'Aix-la-Chapelle est signé en mai 1668. Désormais Lille est française, mais une partie des Flandres reste espagnole, et ce jusqu'au traité de Nimègue en 1678.

Avec ses augmentations d'impôts, ses contrôles sur l'économie, et ses barrières

douanières, Louis XIV est impopulaire. Sa politique expansionniste entraîne pillages et famines. Toute « libre pensée » est hérétique. La censure est virulente. Avant l'annexion, les Flamands se sentaient enfin « flamands et espagnols », on leur demande brutalement de se sentir « françois ». Héritière de Charles Quint, la Flandre baroque résistera longtemps à la France classique. En 1682, Vauban s'exclamera : « Ce pays n'est pas encore désespagnolé. »

Pour lutter contre la Réforme protestante, l'Église catholique lance une offensive de normalisation religieuse : la Contre-Réforme. Il y a regain de ferveur et réactivation de la chasse aux sorcières. C'est le siècle de l'âme que l'on essaie de sauver, faute d'être en mesure de soigner les corps. Le bonheur n'existe pas sur terre, seul compte le bonheur céleste. Ici-bas règnent le fanatisme, le mysticisme, la peur de Satan. Les êtres vivent en état de soumission, de frustration, de culpabilité. Certains résistent...

Quelques années plus tard, la puissance française est au zénith. Le Roi-Soleil a vaincu ses ennemis. Son pouvoir est absolu. La noblesse

se fait courtisane. En 1683, les hérétiques existent toujours mais ne sont plus les mêmes. On ne brûle plus de sorcières, on s'attaque aux protestants. En 1685, Louis XIV juge que les « obstinés » ont disparu, que l'édit de Nantes institué par son grand-père, Henri IV, n'a plus lieu d'être. Pressé surtout d'apaiser le Saint-Siège qui lui reproche son pouvoir et ses maîtresses, Louis révoque l'édit de Nantes en octobre. Les pasteurs protestants ne sont plus autorisés à prêcher, leurs temples et leurs écoles sont fermés. La décision royale reçoit une approbation quasi unanime. Les conséquences sont graves. Ceux qui n'ont pas abjuré subissent d'affreuses peines. Deux cent mille protestants partent en exil, malgré l'interdiction royale. L'émigration va durer un demi-siècle. En 1689, la suprématie française disparaît. Des coalitions catholiques et protestantes se forment contre l'ennemi : le roi de France.

1657-1669

LE TEMPS DES CORBEAUX

C'était le jour du sang. Une puanteur envahissait ce quartier de Lille où les bouchers tuaient en plein air, devant un attroupement d'enfants curieux et désœuvrés.

Imperturbable, le Lion des Flandres dominait les pignons des nouvelles boucheries de la Grand-Place.

Autrefois, elle se mettait à courir, un mouchoir aux lèvres, pour réprimer la nausée. Aujourd'hui, envoûtée par une statuette au visage grimaçant, elle en oubliait les odeurs incommodantes. Les yeux de pierre la fixaient. Le regard troublant de la statue lui souhaitait la bienvenue.

Elle était fascinée par la beauté de l'édifice dressé devant elle. Lors de ses sorties, en période de fêtes, elle avait vu s'élever peu à peu la Bourse de Lille, superbe monument baroque composé de vingt-quatre maisons identiques, décorées de cariatides, de guirlandes fleuries, d'écussons aux armes de leur roi Philippe IV d'Espagne. Mais à chaque fois, le temps au-dehors était bien trop compté pour qu'elle s'y arrêtât.

Tantôt, à midi sonnant au beffroi et à toutes les églises de la ville, les quatre portes d'accès à la cour intérieure s'ouvriraient et la Bourse si paisible ne serait plus qu'une ruche d'abeilles, grouillant de marchands de tous lieux et climats.

Aujourd'hui, du haut de ses quinze années, elle se sentait fière d'être lilloise.

Aujourd'hui, en cet heureux jour de mai 1657, elle quittait les Ursulines.

Il faisait bon. La brique rouge était chaude au soleil. Le carillon sonnait – sûr qu'il fêtait son retour ! Elle allait retrouver sa maison, sa famille. Plus de couvent. Plus de lever avant l'aube. La lumière l'inondait de bien-être. Tout lui semblait signe de bonheur. Même ce ruisseau charriant les détritux animaux et domestiques, qui courait au milieu des ruelles étroites à l'arrière de la Grand-Place, même ce rouge « merderel » annonçait sa venue parmi le monde des aînés. Oui, c'était un signe ; bien qu'elle n'osât, consciemment, en faire le rapprochement avec son entrée récente dans le monde obscur de la féminité.

Elle se haussa sur la pointe des pieds, et se mit à regarder de tous côtés.

— Que fais-tu, Renelde ? lui demanda la vieille Flamande qui la chaperonnait.

— J’essaie d’apercevoir Tis’je.

— Allons ! Tu as bien le temps, à présent.

— Peut-être. Mais je suis tellement heureuse, Meï ! Je voudrais qu’il le sache.

Elle retira de son sac en toile de lin un napperon brodé. Elle le tint, serré contre elle ; fit un vœu ; eut foi en son étoile. Ce petit morceau de batiste ne la quittait plus depuis un certain dimanche de la Saint-Gilles, à la fin de l’été. Quel âge avait-elle donc ? Tout au plus sept... ou huit ans.

C’était l’ouverture de la foire annuelle de septembre...

Dans la foule, Renelde tremblait de perdre sa jeune mère. Elle suivait sagement Marie-Adine Van Eyck, au doux visage, petit chignon rond et frisures aux oreilles. Elle regardait le bas de robe relevé, retroussé dans les poches de côté, et se trouvait chanceuse de posséder une si jolie maman.

Exposés en pleine rue, de nombreux tableaux de maîtres flamands et hollandais s'offraient à la convoitise des amateurs. Sa mère lui recommandait toujours de bien les observer. Ils étaient de bons modèles pour les ouvrages de broderie. Et la petite ouvrait grands ses yeux, et s'enorgueillissait alors de porter le même nom qu'un peintre célèbre.

C'était un signe !

Ce jour-là, Marie-Adine Van Eyck avait interrompu subitement ses conseils pour héler un colporteur au sarrau bleu, qui transportait images et objets divers dans son étal ambulante. Il vantait ses poteries vernissées, fabriquées à Bailleul, en Plat Pays, la campagne flamande. La mère acheta l'une des merveilles.

— Mon époux m'en fera le reproche. Tant pis ! Ce n'est pas tous les jours fête, se justifia-t-elle en rougissant.

Elle se jugeait d'autant plus frivole que l'on sortait à peine, en cette année 1650, d'une période difficile de famine. Le blé devenu trop cher, les émeutes s'étaient aggravées, et même le guetteur du clocher de Saint-Etienne avait